

AVERTISSEMENT

Avant toute chose, je préfère vous prévenir. Même si ma mère et le ministère de l'Éducation ont cru en moi et m'ont payé des études de journalisme, où que je sois je m'exprime comme un camionneur bloqué sur la M-30. C'est plus fort que moi. À ma décharge, j'ai grandi au milieu des barres d'immeubles, à une époque où les enfants traînaient dans les rues sans activités extrascolaires et sans avoir peur des pédophiles.

Je n'ai jamais été une « gentille fille ». C'était une bataille perdue d'avance, et dont je n'ai jamais trop saisi l'intérêt. Déjà gosse, j'étais insolente, j'aimais la ramener, bien plus que ce qui était conseillé aux gentilles petites filles. Combien de fois j'ai entendu mon père dire que dès ma naissance, dès le moment où il m'a vue, il a su que j'allais lui causer des problèmes. Et il n'a pas été déçu. Je n'ai pas eu d'autre choix que de supporter sa violence envers nous, mais je ne l'ai jamais acceptée.

Je suis née en guerre contre l'ordre patriarcal qui menaçait ma vie et celle de toutes les femmes : je ne pouvais qu'être féministe.

Quand mes seins ont commencé à apparaître dans cette masse de chair innocente et que j'ai goûté aux délices du péché, je n'ai pas voulu me restreindre au contact d'un seul corps. J'ai toujours aimé comment sonnait le mot *pute*. Et même pour mes mecs, j'étais une traînée. Par la suite, j'ai découvert les corps de mes amies. Et ça ne m'a pas calmée, loin de là.

Cette tendance précoce à ne pas cadrer avec ce qu'on attendait des gentilles filles provoqua chez moi comme une révélation. Je ne

serais jamais heureuse en me conformant aux limites de la féminité. Je devais les faire éclater. Comme les lignes droites ne me réussissent pas très bien, je me suis beaucoup perdue pour arriver là où j'en suis. Mais aujourd'hui, je publie un livre sur les putes féministes ; et plus personne ne me fera taire. (Autre avantage de gagner sa vie comme serveuse, en plus de l'alcool gratuit, c'est que je n'ai pas besoin de me vendre quand j'écris.)

Que nous développions ou non un travail sexuel rémunéré, nous sommes beaucoup, parmi les femmes féministes, à enfiler le costume de pute. Et ce depuis la puissante réappropriation de l'insulte. Depuis la certitude que toutes les femmes sont un jour ou l'autre traitées comme des parias disponibles sexuellement. Depuis la résistance quotidienne à l'injonction de nous défaire des minijupes et des corsets pour être prises au sérieux ou pour passer inaperçues. Depuis la construction excitante de notre personnage social.

« J'ai accepté la pureté comme une pire perversion¹. » Ces mots de Marguerite Yourcenar me poursuivent, tournent en boucle dans ma tête comme une prière. La vérité dite objective est toujours la version du pouvoir. Moi, j'écris depuis les marges, depuis les égouts du sexe. Depuis l'activisme et depuis la rage de genre et de classe, en tant que mauvaise femme et en tant que pauvre.

Ceci est un traité d'amour. Et aussi de revanche. Les chiennes dont je parle sont mes amies. Nous avons discuté pendant des heures avant de faire les entretiens pour ce livre. Je les adore et je vais les peindre comme je les sens. Pour moi, ce sont des déesses lubriques. Ma voix se confondra avec les leurs et avec toutes celles qui me sont parvenues à travers l'activisme, les reportages, les boulots, les nuits dans les bars, les livres, les souvenirs des autres que je fais miens, les écrans, les vents étrangers. Je ne crois pas au sujet, je ne crois pas à la personne, je ne crois pas à ma voix.

C'est d'ici que je plaide pour la discordance de genre comme mécanisme de sabotage sexuel et linguistique. Ça m'a toujours brisé les ovaires de généraliser au masculin, mais je n'ai pas envie

¹ *Marguerite Yourcenar, Feux, Grasset, 1935.*

non plus d'alourdir ma narration avec de tièdes e-s, e/s ou encore éEs. La ségrégation biologicosociale de genre est pour moi de plus en plus trouble. Je ne sais plus ce qu'est une femme, et ça ne m'intéresse pas de le savoir. Quand ma grand-mère Susana Goikoetxea (qui a aujourd'hui quatre-vingt-dix-huit ans) a commencé à perdre les pédales, la première chose qui lui a échappé a été le concept établi de genre. Elle nous parlait au masculin et mélangeait tout. *Aupa, amona*², tu t'es enfin libérée du langage symbolique qui te destinait, toi et toutes les femmes, à servir au sein de la caste inférieure.

Comme je l'ai annoncé au début, je n'ai pas eu d'autre choix, pour survivre, que d'être féministe. Et puis, je me suis rendu compte que rôder dans les parages de la féminité proscrite était plutôt plaisant. Aussi, je poursuivrai la rébellion sénile de mon *amona* Susana et je ne souscrirai pas à la logique sémanticosexuelle qui nous a emmerdées, elle, moi, eux, nous toutes. Et bien que cela continue d'avoir mauvaise presse, je tiens à me proclamer féministe. Je le dis autant pour les esprits étroits allergiques à tout ce qui ressemble à une dénonciation du sexisme que pour les féministes décentes qui s'offensent quand une salope comme moi se revendique comme telle.

Je me souviens également d'un ex du genre intégriste – les idiots ne sortent pas qu'avec les autres – qui, quand il a clairement vu que je m'étais lassée de notre bulle étouffante, a accusé ma chienne d'amie Bego d'être une féministe radicale qui essayait de me monter contre lui. Je n'ai pas pu me retenir d'éclater de rire : féministe radicale, et tu le dis comme une insulte. On est encore mortes de rire, elle et moi, quand on se rappelle cet épisode et la connerie du mec.

Au fait, autre avertissement : je suis radicale. Radicale se dit d'une personne qui cherche la racine des choses. De sorte que ne pas être radicale, c'est être, pour le moins, superficielle et, en réalité, stupide. Quoi qu'en disent les journaux télévisés.

² *Aupa, amona* : « grand-père, grand-mère » en basque.

Une des accusations les plus fréquentes pour déprécier les féministes est la rengaine selon laquelle elles détestent les hommes. Dans mon cas, rien n'est plus éloigné de la réalité. J'adore les hommes. Ceux que je ne supporte pas, ce sont les machos. J'ai beaucoup plus d'amis hommes que la plupart des imbéciles qui m'ont étiquetée « anti-hommes » tout au long de ma vie. Et le féminisme a précisément été le discours vital qui m'a permis de soigner les blessures causées par la brutalité des machos et de m'allier aux hommes. De transformer ce cauchemar en un monde habitable.

À propos des hommes qui ont cru à la fable de la virilité, je ne me lasserai jamais de répéter les mots de ma chienne d'amie Virginie Despentes dans son explosif *King Kong théorie* : « Quand vous défendez vos prérogatives de mâles, vous êtes comme ces domestiques de grands hôtels qui se prennent pour les propriétaires des lieux... des larbins arrogants, et c'est tout³. »

Ah, j'oubliais. Que ce soit par tempérament, du fait des hormones endogènes et synthétiques qui me surexcitent en permanence, de ma passion pour le gin tonic, de mon horoscope maya ou du fait d'avoir passé mon enfance dans la Erretería des années 1980 qui était surnommée Beyrouth, je suis exaltée, incendiaire et tarée.

Donc, pour résumer : je suis une salope basque, féministe radicale, grossière et pamphlétaire. Avant que qui que ce soit me le crache à la gueule, voilà qui est dit.

³ *Virginie Despentes, King Kong théorie, Grasset, 2006.*